

Exposition Vincent Batbedat 1992

Voix du vide, du silence et du simple

C'est entendu, et cela nous devient chaque jour plus flagrant, nous vivons dans le monde de la folie.

Mais imaginons qu'elle existe cette "Terre de la Pure Conscience" dont nous parlent certains mystiques extrêmes de l'Orient... Et bien je gagerai que l'architecture de ses cités, celle de leurs temples, observatoires et oratoires, doit sembler conçue par Vincent Batbedat.

L'œuvre d'un sculpteur, ce n'est pas seulement l'objet matériel que vous avez sous vos yeux et vos mains, c'est aussi, et peut-être même surtout, la manière dont il modifie l'espace autour de lui. Ceci est particulièrement évident avec les sculptures de Batbedat.

Leur immobilité est animée.

Chaque statue est un voyage du regard, un chemin qui va plus loin qu'elle-même.

De minuscules escaliers conduisent vers le Très-Haut, de dérisoires escaliers conduisent vers l'essentiel.

"Je dirai seulement que l'escalier annonce; il ne signifie pas complètement, il laisse pressentir" (Jean Grenier. L'escalier).

C'est ainsi que ces pierres sont allusives, ainsi qu'elles invitent à un silence qui les outrepassent. Comme le dieu Janus, cette œuvre a deux faces, l'une les yeux ouverts sur la réponse, l'autre les yeux fermés sur la question.

Les œuvres de métal structurent l'espace comme un langage, une connaissance ou une partita. Les grès n'accueillent que le silence, l'appel d'un mystère, la simplicité des hautes évidences. Quelles que soient leurs diverses tailles, ces œuvres de pierres sont toutes les citadelles d'un vertige.

D'un vertige métaphysique et poétique.

Le regard qui parcourt ces degrés monte à chaque fois vers une nouvelle interrogation des astres et des évidences.

Le regard qui gravit l'ombre de ces marches va bientôt se jeter dans le vide de l'inconnaissance. Ces grès ont la monumentale fragilité des monastères de l'Athos, ou de ces temples taoïstes suspendus entre rocs et nues, au point de paraître indissociablement constitués de pierre et de vapeur. Là où se trouve ce qu'ont en commun la rose et le sanctuaire, la coquille et la sonate, là se tient Vincent Batbedat, dans cette densité légère, en cette vacuité plénière.

On a parlé à son propos de constructivisme. Non, vraiment ce mot et tous ceux de son genre ne semblent guère de mise dans le domaine de ces formes.

Ce terme est ici aussi incongru qu'il le serait appliqué à des cristaux de sels ou à la palme d'une fougère.

Il n'y a ici que la recherche d'une langue simple, celle que parlent les grandes formes de l'univers. Comme Novalis, cette sculpture cherche à mettre à jour "cette grande écriture chiffrée qu'on rencontre partout: sur les ailes, sur la coque des œufs, dans les nuages, dans la neige, dans les cristaux, dans les formes des rocs, sur les eaux congelées, à l'intérieur et à l'extérieur des montagnes, des plantes, des animaux, des hommes, dans les clartés du ciel, sur les disques de verre et de poix lorsqu'on les frotte et lorsqu'on les attouche ; dans les limailles qui entourent l'aimant, et dans les étranges conjonctures du hasard..."

On y pressent la clef de cette écriture singulière et sa grammaire ; mais ce pressentiment ne veut pas se fixer dans une forme..."

Corrigeons : il ne peut certes pas se fixer tout seul.

Mais l'art y parvient parfois.

Cette œuvre en est une des plus belles démonstrations.

Gérard BARRIERE
le 21 Décembre 1992

Carte d'invitation à l'exposition de V. Badbedat à la galerie Michèle Broutta, décembre 2006

Les pierres que nous montre Vincent Batbedat cette année, après les Pierres de Passage, les Ziggourats, les pierres à lacune, les grandes stèles aux rythmes musicaux, ont la simplicité de la sérénité.

« Souvent, dit-il, j'ai eu envie d'intituler une de mes œuvres « Pierre travaillée ».

Dans l'harmonie autant que dans la structure, la géométrie est omniprésente. Et s'il revient sans cesse à la géométrie, c'est qu'elle est gage de clarté et de simplicité.

« Une sculpture, c'est un poème de pierre ».

« On a parlé à son propos de constructivisme. Non, vraiment ce mot et tous ceux de son genre ne semblent guère de mise dans le domaine de ces formes.

Ce terme est ici aussi incongru qu'il le serait, appliqué à des cristaux de sels ou à la palme d'une fougère. Il n'y a ici que la recherche d'une langue simple, celle que parlent les grandes formes de l'Univers ».

Gérard Barrière